

Docteur Jekyll et Mr. Heidegger?

Pierre Turgeon

Volume 30, numéro 6 (180), décembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turgeon, P. (1988). Docteur Jekyll et Mr. Heidegger? *Liberté*, 30(6), 3–7.

PIERRE TURGEON

DOCTEUR JEKYLL ET MR. HEIDEGGER?

«Ils m'ont fait, ou peu s'en faut, oublier que je suis moi-même, tant était persuasif leur langage!», disait Socrate de ses accusateurs qui bientôt l'obligeraient à boire la ciguë. Or, contrairement à son prédécesseur athénien, Heidegger n'a jamais dressé sa propre apologie. Sans doute ne courait-il pas le risque d'une exécution pour «impiété et corruption de la jeunesse», mais ne cherche-t-on pas — danger plus grave encore pour lui — à effacer de notre horizon sa pensée? L'attaque se porte à la fois contre l'homme et contre l'œuvre. Elle a suscité en France une véritable fièvre médiatique. Avec son *Heidegger et le nazisme*, Victor Farias est devenu le commissaire principale de cette traque au philosophe.

Résumons le dossier du suspect: nommé recteur de l'Université de Fribourg-en-Brisgau le 23 avril 1933, Heidegger s'inscrit la même année au parti national-socialiste qu'il appuie dans une série de textes et de proclamations jusqu'à la fin février 1934, date de sa démission du rectorat. Jusqu'ici rien de nouveau, rien qui ne soit consigné dans les dictionnaires; le philosophe a d'ailleurs qualifié lui-même son engagement politique de la plus grosse bêtise (*grösste Dumheit*) de son existence. Heidegger nazi? Oui, pendant quelques mois. Une telle erreur effraie, et elle exige une réflexion implacable sur ce qui l'a rendue possible. Mais si elle est connue de tous, en quoi donc le livre de Farias innove-t-il? En affirmant que le philosophe, loin de se repentir après 1934, est resté secrètement nazi jusqu'à sa mort en 1976. Ce qui signifierait évidem-

ment, comme l'écrit Christian Jambet, le préfacier de Farias, que «la biographie de Heidegger n'est pas autre chose qu'une prise de parti pour la pulsion de mort».

L'hypothèse d'une pareille duplicité ne manque pas de fasciner. Elle se fonde pourtant sur des preuves tellement ténues qu'elles suffiraient à faire condamner pour nazisme Churchill lui-même. Jugez plutôt. Quand Heidegger écrit en 1964: «Notre paix est aussi éloignée de la guerre que Sachsenhausen de Francfort», Farias y voit un lapsus trahissant une nostalgie du camp d'extermination d'Oranienbourg-Sachsenhausen. Or Heidegger ne fait que citer un proverbe qui s'emploie comme nous dirions en français «à un jet de pierre» et qui ne désigne pas le Sachsenhausen de sinistre mémoire, mais son homonyme en banlieue de Francfort.

À propos des années de formation du prévenu, Farias parle du séjour de Heidegger au noviciat de la Compagnie de Jésus. «Il ne pouvait résister à l'ensemble des idées politico-philosophiques dont la revue de cet ordre porte témoignage.» Soit, mais quand il affirme par ailleurs que Heidegger n'est resté que treize jours dans cet établissement, Farias sombre dans l'invraisemblance. Deux semaines pour devenir jésuite? Même le génie le plus maléfique n'y arriverait pas!

Tout le dossier de Farias recourt à un véritable délire d'interprétation. Ainsi il transforme la dédicace anodine («Cordiales salutations et vœux de Nouvel An») que fait Heidegger, en 1969, d'un livre à Eugen Fisher, en signe de profonde connivence avec celui dont la presse allemande allait — quinze ans plus tard, en 1984 — démontrer qu'il avait participé à l'élaboration de l'eugénisme hitlérien. À mesure que Farias accumule les anecdotes de ce cru, on le soupçonne de vouloir fabriquer un coupable plutôt que de se livrer à une honnête enquête. Par exemple, comment contourne-t-il le fait incontestable qu'à l'Université de Fribourg, Heidegger a interdit les autodafés qu'exigeait Goebbels? Il suppose l'existence d'un autodafé secret et privé, sans en fournir la moindre preuve.

Les erreurs de traduction de Farias trahissent également l'herméneutique sauvage à laquelle il se livre, et dont il faut remercier François Fédier pour en avoir débusqué les ruses dans *Heidegger: anatomie d'un scandale*. À l'historien C.F. von Weizsäcker, il fait dire que Heidegger avait fondé, avant 1933, ses espoirs sur le national-socialisme, alors que le texte d'origine affirme «qu'il avait placé des espoirs» sur ce mouvement. La phrase de 1944, «Ce qui s'abîme dans le déclin vient s'abriter dans ce qui jamais ne cesse de poindre» devient «Dans l'effondrement est présente, sourdement, la reconquête» et prend donc une sombre connotation néo-nazie.

On pourrait multiplier les exemples de ce tripotage des faits par Farias. Mais la simple logique permet aussi de battre en brèche cette théorie. Heidegger, nazi clandestin après 1945, cela peut se comprendre. Mais en 1934, en plein délire hitlérien, pourquoi cacher une allégeance qui lui aurait valu honneurs et récompenses? Or il marque si bien ses distances qu'il tombe en défaveur. Hermine Rohner, une de ses étudiantes d'alors, affirme qu'il critiquait le national-socialisme d'une manière si ouverte «qu'il m'arrivait d'en être effrayée au point de rentrer la tête dans les épaules». Durant tout le Troisième Reich, il ne peut publier que deux opuscules, soit une infime partie d'une production phénoménale qui, réunie après sa mort en œuvres complètes, comprendra cinquante-sept volumes en langue allemande.

Ce que Farias ne peut établir dans les faits biographiques, un autre inquisiteur va tenter de le démontrer dans les textes. Dans *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*, Pierre Bourdieu ne réussit pourtant pas à trouver une seule ligne véritablement nazie sous la plume du philosophe, mais il lui fait un procès d'intention. Ainsi quand Heidegger critique le monde technique, l'auteur ne voit là qu'un symbole parfait de la révolution conservatrice. Pour lui, c'est la même pensée qui parle de l'annihilation comme modalité de la mobilisation totale ou de la mort comme expérience authentique de la liberté. Même s'il admet du bout des lèvres que la quête solitaire du penseur authentique, *semble* n'avoir rien en commun

avec l'aventurisme théorique du guerrier, Bourdieu récuse comme une illusion la possibilité de tenir un discours proprement philosophique. De son propre aveu, il ne s'intéresse dans l'œuvre de Heidegger qu'«à ce qui donne à entendre, à travers tous les sous-entendus», et ajouterais-je, tous les malentendus.

L'auteur a beau enrober sa démarche d'un vocabulaire emprunté au formalisme de *Tel Quel* et admettre «le caractère polysémique ou, mieux, polyphonique que le discours de Heidegger doit à la capacité particulière qu'a son auteur de parler pour plusieurs champs et plusieurs marchés à la fois», il revient à la théorie stalinienne de la pensée reflet. Ainsi, dans cette optique, la nausée sartrienne est l'expression sublimée d'un jeune intellectuel d'élite soudain confronté avec l'insignifiance qui lui est assignée — celle de professeur de philosophie dans une petite ville de province. Et que Heidegger n'ait jamais professé le nazisme, dans le secret de ses écrits ou de sa conscience, ne compte pas pour le commissaire Bourdieu, qui déclare: «C'est peut-être parce que qu'il n'a jamais su ce qu'il disait que Heidegger a pu dire sans avoir à le dire vraiment, ce qu'il a dit». On voit quelle logique kafkaïesque fonctionne ici. Décidément ce procès nous renseigne encore plus sur les juges que sur l'accusé. Mais pourquoi mettent-ils tant d'acharnement contre le philosophe de la Forêt-Noire?

Il m'a semblé trouver un élément de réponse dans le remarquable *Martin Heidegger* de Georges Steiner. Après avoir rappelé que la source heideggerienne de la pensée authentique est la traduction attentive de l'étonnement en action, par un incessant questionnement, Steiner souligne la continuité fatale que voit le philosophe entre l'idiome assertif, prédicatif, l'idiome de définition et de classification et la «volonté de domination rationnelle et technique de la vie qu'il appelle nihilisme». Il s'agit pour lui de remplacer le discours agressif, inquisiteur de la recherche aristotélicienne «par une dialectique indécise, parfois même détournée, et néanmoins dynamique». Ces attaques ne représentent-elles pas des mécanismes de défense du discours inquisiteur, métaphysico-

scientifique, que Heidegger tient pour responsable de la barbarie de l'homme moderne, issu de la technologie et de la consommation de masse?

Dans cette fin de millénaire, l'humanité n'est pas seulement menacée de périr d'une absence d'air, mais aussi et surtout d'un manque de pensée. Quand on s'apprête à jeter Heidegger dans un autodafé médiatique, il faut se demander s'il ne s'agit pas là des mêmes flammes qui brûlaient en 1933 et auxquelles un certain recteur de l'Université de Fribourg avait refusé les œuvres de Thomas Mann, le même qui affirmait que les Allemands étaient devenus nazis pour n'avoir pas assez lu Nietzsche.